

Freinet 50 ans après

Ce huit octobre 2016, l'école que le grand pédagogue a ouverte en 1935 lui rend hommage pour les cinquante ans de sa disparition.

En ces circonstances, dès le matin autour d'un copieux petit déjeuner offert aux participants accrédités, Aurélie Levet, directrice de l'établissement, souhaite la bienvenue à tous. Puis Anne Sattonnet présente les excuses du maire, retenu par ailleurs, mais qui nous fait savoir par l'intermédiaire de sa première adjointe – par ailleurs vice-présidente du Conseil départemental des Alpes Maritimes - à quel point il est attaché à l'histoire de cette école sur le territoire vençois, partie inaliénable de l'histoire de la ville. Madame Sattonnet nous donne aussi un bref historique des méthodes éducatives qui, après-guerre, vont connaître un retentissement international : des écoles se construisant dans diverses parties du monde qui appliquent la méthode de celui que l'on appelle là-bas le professeur Freinet.

Catherine Le Lan, adjointe à l'Éducation, a passé une année dans une classe appliquant la pédagogie Freinet : « Freinet est indissociable de Vence et de son épouse Élise, pédagogue et artiste, et de tous les pédagogues et chercheurs se réclamant de lui. J'étais en C.E.2 : l'expression libre, l'imprimerie, une classe où je pouvais bouger, m'exprimer, c'est mon plus beau souvenir d'école ».

Le professeur Louis Go, maître de conférence chargé de recherches à l'Université de Lorraine, nous entretient des tribulations de Freinet et la fermeture de son établissement, en 1940, qu'il attribue au maréchal Pétain, régime fasciste tient-il à préciser. Il semble que ses recherches, dans ce domaine au moins, n'ont pas été très loin car les dires sont inexacts. En effet, suite aux accords germano-soviétiques et à ses accords diplomatiques et militaires le 23 août 1939, le parti communiste français est interdit et leurs membres, en tout cas les plus notoires, sont internés en camps de rétention par décision du gouvernement Daladier. Freinet est conduit au camp de St Maximin le 20 mars 1940. À cette date le maréchal Pétain est encore ambassadeur de France à Madrid pour quelques jours, avant d'accepter dans un premier temps la vice-présidence du Conseil dans le nouveau gouvernement de Paul Reynaud. Ce n'est que le 10 juillet qu'il assurera le gouvernement du pays dans sa zone sud avec la création de l'État français. Le maréchal n'a rien à voir dans l'affaire. Freinet passera par d'autres camps, Chibrons, Privas et surtout Chabanet. Ces loisirs forcés lui permettent de faire de nombreuses conférences à ses camarades, et, ce qui est peu connu, d'écrire plusieurs pièces de théâtre et en faire jouer deux. À noter aussi que l'école a bénéficié, outre de nombreux dons, de l'apport alimentaire non négligeable du Secours National, service social du gouvernement de Vichy dans la période où celle-ci, sous le nom d'École chrétienne, héberge des adultes et enfants tchèques dont des Juifs.

À travers des témoignages de proches de Freinet et de son épouse, M. Go restitue l'ambiance de ce triste jour du huit octobre 1966, jour du décès de Freinet et du chagrin de ses amis dont certains sont à son chevet. La grande inquiétude de tous, à laquelle se joint Élise son épouse, avec l'écrasante tâche de poursuivre sans lui ce laboratoire éducatif sans cesse innovant. D'anciens élèves de « Papa et Maman Freinet » comme les appelaient les enfants, viennent témoigner, dont le sénateur Laffitte, le plus ancien et sans doute le dernier témoin de l'épisode le plus dramatique de la période St Pauloise, où Freinet et 14 de ses élèves retranchés dans l'école subissent l'assaut d'une partie des habitants qui lui sont hostiles, ce qui le contraint, lui le grand pacifiste, à affronter la foule revolver au poing.

Puis le témoignage de Madame Michèle Suné, dont les parents habitaient le quartier et qui va rester à l'école du Pioulier de 3 à 14 ans. Parmi plusieurs anecdotes, cette ancienne élève raconte le fameux choc froid, spécialité d'Élise, remède efficace pour tous les maux ou presque, et qui consistait à plonger le malade dans le bassin glacé puis l'envelopper dans des couvertures chaudes. Une petite erreur de sa part, bien excusable tant d'années après, lorsqu'elle dit que suite à ces événements l'Éducation nationale conseille à Freinet de quitter l'enseignement.

Dans les faits, cette dernière, l'éducation nationale, qui doit tout de même avoir pour son instituteur un peu de considération, influencée aussi par les multiples pétitions en sa faveur demandant son maintien à St Paul, lui propose une nomination à Bar-sur-Loup, son ancien poste où il avait rôdé sa méthode, et où il y avait trouvé le meilleur accueil. Il hésite, puis refuse. Lassé de toutes ces épreuves c'est au quartier du Pioulier où il a loué une modeste maison qu'il va construire son école.

Les enfants, chacun avec un juvénile enthousiasme, déclament des textes écrits par d'autres, entre 1980 et aujourd'hui sur le thème du chêne, arbre emblématique de cette école, avec son rituel. Chaque écolier dès son plus jeune âge tente de grimper, on ne doit pas l'aider, c'est comme cela qu'on apprend, avec de la volonté, de la persévérance en se dépassant même. Ce chêne est vraiment le symbole de cette pédagogie.

La matinée se termine par un repas convivial à la confection duquel tout le monde a participé. L'après-midi l'hommage se poursuivra avec trois conférences-débats à la Maison des associations. Et le soir à la salle Falcoz « Les combats de Célestin Freinet », une pièce de théâtre mise en scène par Jean-Claude Idée avec 8 comédiens, suivie aussi d'un débat.

Raymond Ardisson